



SPLENDEURS & MISÈRES

D'APRÈS ILLUSTRATIONS PERDUES
DE BALZAC

PAGES 1 - 5



LE THÉÂTRE DES ÉVADÉS

LE THÉÂTRE DU SOLEIL ACCUEILLE

PARDON ABEL

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
PAUL PLATEL

PAGES 6 - 11

JE ME SOUVIENS

OU LA FRESQUE SOCIALE D'UN VILLAGE MENACÉ
PAR LA DISPARITION

TEXTE ET
MISE EN SCÈNE
DE PAUL PLATEL



PAGES 12 - 26

Paul Platel et les siens créent « Splendeurs et misères » d'après Balzac : une quête de gloire qui désenchant l'âme



Théâtre de l'Épée de Bois / d'après *Illusions perdues* de Balzac
Publié le 27 janvier 2024 - N° 318

Après avoir créé *Je me souviens* (2020), fresque sociale d'un village menacé par la disparition, épopée inspirée en partie par *Amarcord* de Fellini et le néo-réalisme italien, puis *Pardon Abel* (2022), conte moderne auscultant les conséquences d'ambitions ultra-libérales effrénées sur fond d'une relation tumultueuse entre deux frères, Paul Platel propose une nouvelle aventure théâtrale, qui prend appui sur *La Comédie humaine* de Balzac. Au centre de la pièce, l'ascension et la chute du beau Lucien Chardon, jeune ambitieux qui quitte Angoulême pour Paris à la poursuite de ses rêves de gloire littéraire, où il choisit de s'appeler Lucien de Rubempré. L'adaptation se fonde sur l'immense roman *Illusions perdues*, premier opus de l'épopée tragique de Lucien, qui se poursuit avec *Splendeurs et misères des Courtisanes*. Cette traversée de l'époque de la Restauration ainsi que la quête illusoire de Lucien résonnent dans l'époque à plusieurs égards, du naufrage du politique aux compromissions d'une certaine presse, du pouvoir de l'image aux idéaux qui se brisent en affrontant une société cynique et figée, gouvernée par l'argent.

Une quête de gloire qui désenchant l'âme et déprave le cœur

Une exceptionnelle galerie de personnages donne corps au périple conflictuel : l'actrice guerrière Coralie, l'écrivain intègre Daniel d'Arthez, le jeune journaliste Étienne Lousteau qui se corrompt. « *Tout est là, je crois, pour renvoyer une image pertinente de notre époque* », confie le metteur en scène Paul Platel. Le Théâtre du Soleil et Ariane Mnouchkine accompagnent la compagnie depuis ses débuts, et à nouveau soutiennent cette création, en un précieux lien de fidélité. Pour incarner ces personnages puissants, pour interroger la valeur de la vie et son ancrage social mais aussi le monde de l'art et de la littérature, Paul Platel fait confiance à ses compagnons de route Marianne Giropoulos, Gaëtan Poubangui, Nicolas Katsiapis, Manon Xardel, Jason Marcelin-Gabriel et Willy Maupetit.

Paul Platel et le Théâtre des Évadés créent « Splendeurs et misères » d'après la comédie humaine de Balzac : une fresque emmenée par des comédiens talentueux



Théâtre de l'Épée de Bois
Publié le 29 février 2024 - N° 319

Sur le grand plateau de la salle en pierre du théâtre de l'Épée de Bois, les comédiens ardents du Théâtre des Évadés sont comme Lucien arrivant à Paris : voraces et tourbillonnants mais un peu perdus. Tous les éléments de la scénographie étant posés et déposés à vue, les changements de décor ont tendance à ralentir le rythme du jeu. Peut-être aurait-il fallu élaguer et resserrer, y compris le texte. Celui-ci, à force de vouloir tout traiter des désillusions de Lucien, alourdit le spectacle, notamment dans les allers-retours entre les rêves d'Angoulême (scènes pourtant touchantes entre David, Eve et Lucien) et le cauchemar parisien. Peut-être qu'un plateau plus petit aurait mieux convenu pour faire monter la fièvre et la pression autour de Rubempré, chiot aux dents de lait bientôt dévoré par les hyènes. Le spectacle aurait gagné à l'épure. Mais *« travailleuse, cette belle jeunesse voulait le pouvoir et le plaisir ; artiste, elle voulait des trésors ; oisive, elle voulait animer ses passions ; de toute manière, elle voulait une place, et la politique ne lui en faisait nulle part »*, comme dit Balzac dans *Illusions perdues* : gloire, alors, à Ariane Mnouchkine d'avoir accueilli le Théâtre des Évadés pour travailler au Soleil, et à l'Épée de Bois de leur avoir fait une place en ses murs pour y présenter leur travail !

Collier de perles brillantes

Dans cette vaste fresque, brillent d'excellents moments de théâtre. La scène de la réunion du Cénacle au Louvre est très belle ; celles des conférences de rédaction où se préparent cabales et coups bas, à grands renforts de coke et d'excitation sexuelle, sont très drôles ; celles de la descente en flamme de Coralie par la claqué théâtrale assermentée aux méchants est très émouvante. Les comédiens (Marianne Giropoulos, Nicolas Katsiapis, Willy Maupetit, Gaëtan Poubanqui et Manon Xardel) sont sincères et prometteurs. Ugo Perez Andreotti imagine de belles lumières ; les costumes d'Estelle Deniaud sont astucieux et la mise en scène de Paul Platel, assisté par Laure Sauret, est énergique. Chaque miniature, prise en elle-même, est efficace et touchante. L'excellente idée, surtout, est de faire alterner la partition théâtrale, réécrite et modernisée, avec des extraits du roman, faisant ainsi s'entrechoquer les époques et les langues. Le respect et la liberté, la déférence et l'insolence fantasque, se mêlent en un travail dont la dramaturgie est intelligente. Les personnages sont croqués à la manière des caricaturistes du XIX^{ème} siècle, et les comédiens excellent à forcer le trait avec un abattage impétueux. On pense à Baudelaire affirmant que *« la véritable gloire et la vraie mission de Gavarni et de Daumier ont été de compléter Balzac, qui, d'ailleurs, le savait bien, et les estimait comme des auxiliaires et des commentateurs »*. Paul Platel et les siens, en revisitant *Illusions perdues*, font la même chose et méritent l'estime.

« *Splendeurs et Misères* », d'après *Les Illusions perdues* d' **Honoré de Balzac**, mise en scène **Paul Platel**, lumières **Ugo Perez Androetti**, musique **Tom Ouzeau**, scénographie et costumes **Estelle Deniaud**, avec **Marianne Giroupolos**, **Nicolas Katsiapis**, **Jason Marcelin-Gabriel**, **Willy Maupetit**, **Gaëtan Poubangui**, **Manon Xardel**.

Adapter l'un des romans les plus lus et commentés de Balzac, qui a encore récemment fait l'objet d'une adaptation cinématographique réussie est audacieux, voire téméraire, digne d'un Rastignac. Mais le Théâtre des Evadés l'a fait et le résultat est comme le film de Xavier Giannoli plutôt bon, bien que relevant d'un tout autre esprit. Ici ni reconstitution historique minutieuse ni vedettes des écrans, mais rien que la force d'un théâtre de tréteau plein de verve et de malice, orchestré par Paul Platel.

Lucien de Rubempré, joué par Gaëtan Poubangui, a le look d'un ado d'aujourd'hui et son ami David, Willy Maupetit, qui épousera sa sœur Eve (Manon Xardel) et reprendra l'imprimerie paternelle, roule en mobylette. Lucien veut réussir en littérature, la réussite l'emportera sur la littérature. Il rencontre D'Arthez (Nicolas Katsiapis) qui l'introduit dans le Cénacle, en fait le milieu médiatique parisien, où il va se brûler les ailes.

On connaît l'histoire ou plutôt les histoires de Julien : la rivalité avec Nathan, l'amour pour Louise de Bargeton (Marianne Giropoulos), puis pour Coralie, sa naïveté face aux milieux de l'édition et de la presse, les manipulations de la marquise d'Espard et Sixte du Chatelet (Jason Marcelin-Gabriel), tenants du pouvoir royaliste restauré, dont il est la proie. Des histoires qui font écho à celles bien actuelles du microcosme médiatique, politique et culturel parisien.

Les acteurs se démultiplient pour jouer chacun cinq ou six personnages de ce roman foisonnant. Ils le font avec un entrain et une fantaisie mais surtout en campant de façon juste, les grands traits de chacun de leurs personnages qu'ils reprennent avec aplomb dans les tourbillons de l'action.

Un travail d'incarnations et de réincarnations successives bien huilé qui permet au spectateur de suivre facilement les péripéties et rebondissements de ce feuilleton médiatique. Seul Lucien Chardon ou de Rubempré est joué par le même comédien de bout en bout, expression du destin et fil rouge du drame.

Un travail balzacien, par excellence, puisque ses propres créatures réapparaissent au gré des romans de la Comédie Humaine.

Outre la bonne humeur qui crée une distance réjouissante, la mise en scène s'appuie sur quelques éléments rustiques, rideaux et tables, et des costumes loufoques mais signifiants. Signifiants aussi les masques qui permettent sans moyen de reconstituer les scènes de groupe comme le fameux bal de l'Opéra ou la démolition de la pauvre Coralie lors de la première de la pièce qui devait la rendre célèbre. Un pastiche sympathique de « l'Heure Bleue » tombe à pic, et fait gentiment sourire d'une diva du pouvoir médiatique actuel.

L'humour et un burlesque caustique marient le théâtre et Balzac. C'est inventif sans trahir l'œuvre, en en offrant une lecture claire et pertinente. Bel exemple de la force de l'artisanat, ni vidéo ni deus ex machina, une bande-son, quand même : du gingin et de l'huile de coude... et le plaisir de jouer.

En bref, une mise en place efficace et un bel esprit de troupe rendent ces « Splendeurs et Misères » hautement recommandables.

Louis Juzot

Du 22 février au 10 mars, du jeudi au samedi 21h, dimanche 16h30 au ***Théâtre de l'Épée de Bois, Cartoucherie***, route du Champ-de-Manœuvres, 75012 Paris

Pour le troisième spectacle signé Paul Platel que l'on découvre à la Cartouche-rie, on passe de récits très personnels, puisés au plus près de sa vie même (*Je me souviens* et *Pardon Abel*, salle de répétition du Théâtre du Soleil), à l'adaptation d'un des plus grands écrivains de la littérature française du XIX^{ème} siècle, Honoré de Balzac. Sous le titre de *Splendeurs et misères*, le jeune chef de troupe évoque le destin de Lucien de Rubempré, puisant bien sûr également au cœur d'*Illusions perdues*.

On a tardé à se rendre à l'Épée de Bois, et l'on s'en veut. Car **ce spectacle est celui dont on aimerait qu'il soit découvert par tous les amateurs de théâtre, et plus, ceux qui ne connaissent pas l'art dramatique.**

Il y a en effet une telle alacrité dans la manière dont l'adaptation et la mise en scène sont conduites, et tant de talents sur le plateau, que l'on dispose, avec cette version du chemin de Lucien de Rubempré, d'une production euphorisante. Une maîtrise du complexe entremêlement des événements, une très intelligente articulation des épisodes, une recomposition qui ne trahit jamais Balzac, mais l'exalte. On est époustoufflé par l'art de cette équipe énergique, séduisante, très vive, virtuose dans les changements de personnages. À l'exception de Lucien, chacun, ici, en effet, endosse plusieurs personnalités, trois, quatre, cinq, avec un brio qui force l'admiration.

La plus grande réussite de ce travail, qui ne craint pas de basculer l'action au plus près de notre temps, est de mettre en valeur les forces au travail dans la société, ces forces plus puissantes que les individus, aussi ambitieux, calculateurs, ou puissants soient-ils. Ce que réussissent également magistralement Paul Platel et son groupe serré de comédiens, est le passage d'une humeur à l'autre. **On rit, on sourit, on a le cœur serré, on a peur, parfois.** Il y a du suspense dans la narration, même si on connaît les intrigues qui tiennent les romans.

Armelle Héliot

THÉÂTRE - AGENDA

Pardon Abel de Paul Platel : Un spectacle émergent sous le regard brûlant du Théâtre du Soleil.



Publié le 23 mai 2022 - N° 300

Comment imaginer le monde d'après ? *Pardon Abel* raconte l'histoire de la reconstruction d'une ville détruite par les eaux. Un spectacle émergent sous le regard brûlant du Théâtre du Soleil.

Il n'y a pas si longtemps de cela, c'est Jean Bellorini qu'Ariane Mnouchkine accueillait au Théâtre du Soleil pour répéter et présenter ses premiers spectacles. Souhaitons donc autant de succès à Paul Platel et sa troupe des Évadés qui vont y jouer *Pardon Abel*. Une ville de bord de mer des États-Unis se développe à vitesse grand V jusqu'à ce qu'un barrage cède et ne la dévaste. Le spectacle raconte l'avant et l'après de la catastrophe, et comment ils peuvent s'articuler pour ouvrir sur l'élaboration d'un autre monde. Neuf comédiens au plateau, une grande arche et une société ultra-libérale qui s'autodétruit, *Pardon Abel* se nourrit autant de notre monde que du mythe biblique des frères ennemis.

Eric Demey

Pardon Abel, texte et mise en scène de Paul Platel, par le Théâtre des Evadés.



©Fabrice Robin

Pardon Abel, texte et mise en scène de **Paul Platel**, par le **Théâtre des Evadés**.

Paul Platel, assisté de Nicolas Katsiapis, est le démiurge de cette fable au titre intrigant « Pardon Abel ». On le comprend au fur et à mesure que se déroule l'intrigue où une sœur, Louise, et un frère, Alexis, vont d'une symbiose originelle, choisir deux voies différentes puis s'opposer dans deux engagements et deux conceptions de la société.

La fable parodie d'abord une série grand public, référence à *Dallas* oblige, un maire self made man vulgaire, cynique et narcissique, dénommé Nicolas Nevrosi (mais il ferait plutôt figure d'un Trump bien de chez nous), flanqué d'un esprit malin et cocaïnomane, dénommé Franck, transforme son paisible village côtier en une station balnéaire bling-bling à tous crins avec casino et toutes les distractions superficielles de ce genre d'endroit.

La première partie du spectacle est donc consacrée à cette apothéose du mauvais goût et du népotisme local triomphant que Paul Platel a sans doute eu l'occasion d'apprécier dans sa région d'origine. Face aux scènes en paillettes qui mettent en avant les winners, comme l'accueil d'une star de la télé-réalité, se déroulent celles des losers comme celui du gérant d'un cinéma d'art et d'essai en voie d'extinction avec son fils qui rêve de théâtre.

Un ingénieux décor de pilastres de la scénographe Louise Digard, déplié par les acteurs, ainsi que les costumes d'Estelle Deniaud symbolisent ce premier volet.

Mais dès cette première partie, un peu étirée, des moments prémonitoires annoncent des chamboulements futurs et attirent l'attention du spectateur comme la ballade de Louise, la fille du maire avec un ange, dénommé Gabriel, gentil pendant du diabolique Franck susmentionné, qui l'invite dans une villa imprégnée d'esprit et de musique.

C'est peu à peu que se mettent en place les éléments les plus originaux du spectacle avec l'intrusion de scènes à caractère onirique ou étrange. Les personnages s'incarnent dans des doubles puisés dans la mythologie américaine. Louise devient ainsi Rosemary Kennedy la fille sacrifiée d'une famille avide de pouvoir; Clément, l'apprenti comédien devient Rock Hudson aussi célèbre par l'aveu public de son homosexualité et de son sida que par sa période de gloire cinématographique trente ans avant.

Dans la deuxième partie ce mélange baroque prend le dessus avec la destruction de la ville par la rupture d'un barrage, l'agonie du super man, la révolte des opprimés guidée par Louise la révolutionnaire.

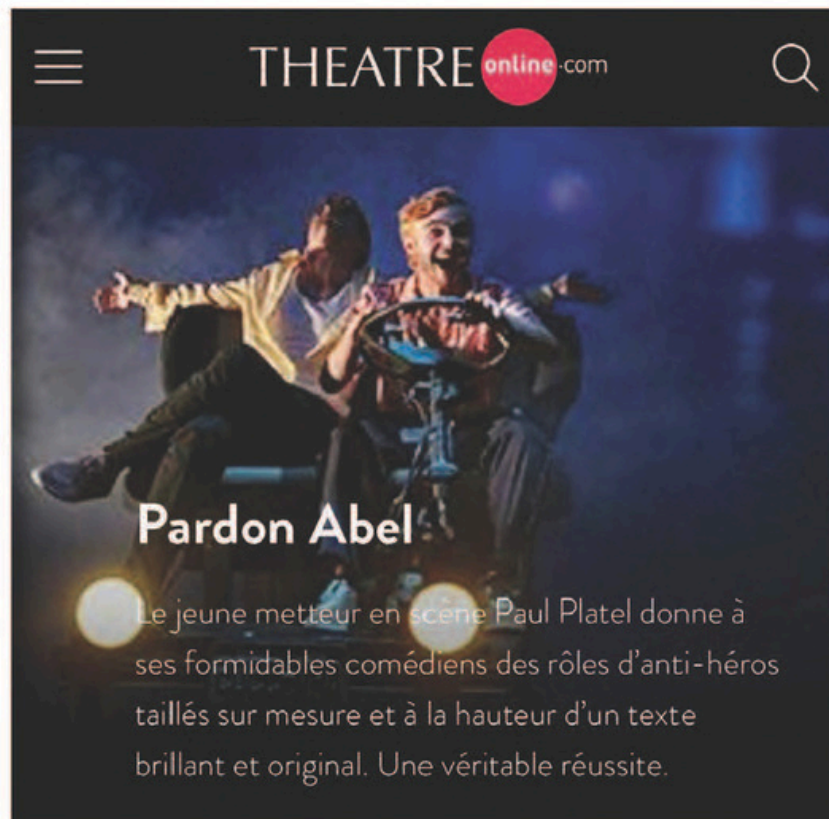
Les opprimés s'emparent de la place de la mairie rebaptisée Rosemary, soit l'épanouissement dans l'art ou l'amour des perdants d'hier, le choix malheureux d'Alexis, le dernier coup fourré de Franck ...

La fable qui comporte de nombreuses saynètes avec des situations moins exploitées est un peu trop profuse alors que les caractères des personnages sont intrigants et donc attachants car leur transformation est le vrai moteur de l'attention.

Il faut donc louer tous les comédiens : du méchant Christian Jehannin au doux Jean-Paul Mura qui incarnent d'expérience les deux mondes qui s'affrontent et les jeunes protagonistes qui vont vivre cet affrontement avec une belle vitalité : Manon Filippou, Marianne Giraud, Nicolas Katsiapis, Vincent Martin, Willy Maupetit, Gaetan Poubangui, Jason Marcelin-Gabriel.

Un théâtre ouvrage qui s'adresse à tous, tout en défendant les grandes causes d'aujourd'hui sans pesanteur. Vivifiant et enjoué.

Louis Juzot



Je me souviens et Pardon Abel ont été **COUP DE COEUR** *de THEATREONLINE*

Je me souviens / Pardon Abel

Paul Platel

Émergence d'un jeune artiste



En deux spectacles, Paul Platel, qui écrit, met en scène et joue parfois, impose sa personnalité originale. Accueilli au Théâtre du Soleil, c'est un artiste qui a su convaincre Ariane Mnouchkine et Charles-Henri Bradier de lui faire une place dans la salle de répétition située à la Cartoucherie, en contrebas de la Tempête, très en vue depuis quelques saisons, car les compagnies ou personnalités qui y sont présentées sont excellentes. Un très jeune homme qui n'avait aucun puissant appui, n'appartenait à aucun réseau. Mais qui avait depuis longtemps la passion du théâtre, s'était formé dans une bonne école, celle de l'Essonne et rêvait de rencontrer Ariane Mnouchkine. Le ciel des audacieux a été avec lui. Il le raconte sur le site de la compagnie qu'il a fondée, le Théâtre des Évadés. Un vrai conte de fées pour ce garçon aux allures d'elfe, intelligent et excellent chef de troupe. Son premier grand travail, *Je me souviens*, avait été monté il y a plusieurs mois. Il a été repris après son deuxième opus important, *Pardon Abel*. Il arrive qu'un deuxième spectacle soit un peu plus léger que le premier. Pas de doute, *Je me souviens* est beaucoup plus fort, cohérent, émouvant, convaincant, que *Pardon Abel*. Mais relativisons : dans le paysage de la jeunesse d'aujourd'hui, le Théâtre des Évadés tient une place originale et prometteuse.

L'un des atouts les plus forts de la troupe est d'associer des aînés forts d'expériences nombreuses et des jeunes. Ainsi, au cœur des deux spectacles, Christian Jéhanin, homme de théâtre complet, comédien qui a notamment

beaucoup travaillé avec Antoine Caubet, metteur en scène, pédagogue, fait-il le lien entre les années d'études de cette bande sympathique et talentueuse. Directeur de l'École départementale de théâtre de l'Essonne (EDT91), il a vu passer comme élèves un bon nombre de ses partenaires de plateau des Évadés. Autre aîné savoureux et tonique, Jean-Paul Mura. Marianne Giraud, Estelle Gaglio Mastorakis (dans *Je me souviens*), Willy Maupetit, ne viennent pas de l'EDT91. Mais Manon Falippou, Nicolas Katsiapis (également associé à l'écriture et à la réflexion artistique), Vincent Martin, Gaëtan Poubangui, Jason Marcelin-Gabriel.

Paul Platel, qui a grandi dans un village de l'arrière-pays niçois, se souvient des humeurs de cette communauté de son enfance et de son adolescence. Il joue. Il est un interprète sensible et fluide, avec une forte personnalité et un art très précieux : il dirige ses camarades depuis le plateau et l'on devine son attention de tous les instants aux autres. Les deux spectacles sont un peu longs, mais on sait qu'avec le temps, *Pardon Abel* va se resserrer et se dénouer. Il y a de bons rythmes, et, après les souvenirs de naguère, dans ce deuxième spectacle on voit une petite commune de bord de mer menacée par les projets pharaoniques du maire. Paul Platel place l'homme au cœur de ses projets, tout en étant ancré dans le réel. Son regard est politique, mais sans discours rigide. En cela il tient une place très intéressante au cœur du paysage théâtral d'aujourd'hui.

Armelle Héliot

Reprises durant la saison 2022-2023.

L'OBS > CULTURE

« J'ai tendu ma lettre à Ariane Mnouchkine par la portière de sa voiture »

« Je me souviens », écrit par un jeune comédien de 24 ans, se joue au Théâtre du Soleil. Le spectacle est né dans des circonstances romanesques.

Par Véronique Radier

Publié le 18 janvier 2020 à 15h00



C'est un beau roman, c'est une belle histoire comme aime à en raconter le cinéma hollywoodien. Une grande dame du théâtre, Ariane Mnouchkine, qui ouvre les portes de sa Cartoucherie et offre cadre et soutien à un jeune homme de 24 ans, par la grâce d'une simple lettre. Dix pages écrites d'un souffle par Paul Platel après avoir entendu son idole sur France Inter dans l'émission d'Augustin Trapenard, « Boomerang », en mars 2018.

« Elle a trouvé des mots d'une telle clarté, d'une telle force pour décrire son amour de ce métier, des troupes de théâtre ! Elle a expliqué que si une jeune fille, ou un jeune homme, venait la trouver avec un projet fou, un rêve de spectacle, de troupe, elle lui tendrait la main, parce que les grandes institutions se souciaient trop de leur cahier des charges, cette flèche de courage m'a touché », raconte l'apprenti comédien.

Membre d'une compagnie naissante qui rêve justement de monter son premier spectacle, Paul Platel se décide à lui écrire, de la prendre au mot peut-être.

« Nous n'avions aucune structure, aucun lieu pour nous accueillir. Ce qu'elle avait dit me restait en tête et dans le RER qui me ramenait chez moi, sur un cahier rouge, j'ai inscrit les premiers mots. Je lui ai raconté mes envies, mes doutes, mon parcours, mon enfance dans un petit village de l'arrière-pays de Nice, ma rencontre avec mes camarades de l'ETP 91, l'école de théâtre d'Evry et nos projets, mon envie de raconter ce village, ses personnages. »

Comme l'héroïne du magnifique « All About Eve » de Mankiewicz, guettant son idole à la sortie des artistes, sa lettre achevée, quelques jours plus tard, Paul se rend au Théâtre du Soleil pour mettre sa lettre entre les mains d'Ariane Mnouchkine. Elle passe devant lui en voiture, en chemin vers l'aéroport, s'apprêtant à partir pour le Japon. « Je lui ai glissé la lettre par la fenêtre de sa voiture... »

Et ô divine surprise, deux jours plus tard, Paul est contacté par Charles-Henri Bradier, l'assistant de la metteuse en scène. « Ils nous ouvraient les portes du Théâtre pour créer notre spectacle ! » La troupe et son auteur-metteur en scène seront accueillis, aidés, soutenus, conseillés par Ariane Mnouchkine et son équipe, y compris pour accoucher collectivement de l'écriture du spectacle, décrocher des subventions et jusqu'aux premières représentations qui ont débuté le 9 janvier.



La Compagnie « le Théâtre des évadés » joue « Je me souviens », au Théâtre du Soleil.

courage. Deux mois après, je lui ai écrit une lettre de dix pages pour le lui dire. Je lui raconte mon parcours, mes doutes et mon projet. »

Je me souviens raconte l'histoire d'un petit village du sud de la France. « Je suis parti d'Amarcord, un film de Federico Fellini que j'aime beaucoup pour parler de la ruralité, de ces cités isolées et oubliées par le monde politique et économique actuel, de la tendance des habitants à se ranger dans les extrêmes. On voit partout en France des villages qui disparaissent parce qu'ils n'ont plus les moyens de garder leur Poste, leur gare, leur école. Mais elle est là, la ruralité. Elle existe et veut se faire entendre. »

Pour la faire entendre, Paul a donc imaginé dix personnages, des « figures qu'il a pu rencontrer petit ». Pour leur donner vie, il a créé la troupe des « Évadés » avec dix comédiens rencontrés principalement à l'école FDT 91 à Evry (Essonne)... et à l'option théâtre du lycée Bristol à Cannes.

Estelle Gaglio Mastorakis, l'interprète de Sonia, était dans la même classe, à un an près. Après le bac, cette comédienne originaire de Tende est allée à Paris pour se former. C'est là qu'ils se sont retrouvés. « Quand Paul nous a parlé de son projet en mai [2018], on avait vingt pages de texte, les fiches des personnages et pas de salle pour répéter. »

Et puis, l'audace a payé. Ils ont joué une ébauche de *Je me souviens* devant Ariane Mnouchkine qui a validé le projet. La jeune troupe des « Évadés » répéterait au théâtre du soleil pendant un an et demi.

« C'EST LA PERSONNE QUE JE RESPECTE LE PLUS AU MONDE »

« C'est assez fou, confie-t-elle. En option théâtre, on nous a beaucoup parlé du travail d'Ariane Mnouchkine qui a marqué sa génération pour son engagement et son talent. On était même allé voir un de ses spectacles avec notre prof de théâtre à Paris. »

Et d'ajouter : « Quand j'étais au lycée, je ne rêvais pas de la Comédie Française mais du théâtre du Soleil. Je n'aurais jamais imaginé jouer là, devant elle. »

Non sans stress. « Il fallait être à la hauteur de la main qu'elle nous a tendue, pointe Paul. Elle a été si attentive, si généreuse... C'est la personne que je respecte le plus au monde après mes parents. »

Le rideau à peine tombé, la troupe des « Évadés » a encore des étoiles plein les yeux et des rêves plein la tête. Ils espèrent faire tourner leur création dans la région et songent secrètement au TNN.

Célia Malleck

JE ME SOUVIENS

Texte et mise en scène de Paul Platel

Par le Théâtre des Evadés. Avec : Manon Fallipou, Estelle Gaglio Mastorakis, Marianne Giraud, Christian Jéhanin, Nicolas Katsiapis, Vincent Martin, Willy Maupetit, Jean-Paul Mura, Paul Platel, Gaétan Pourangui, Séraphin Rousseau. Lumières Elsa Perrot.

Création au Théâtre du Soleil, Cartoucherie de Vincennes, du 9 au 26 janvier 2020 (le jeudi et le vendredi 19h 30, le samedi à 16h et le dimanche à 15h.)

Quelque part, dans le sud-est de la France, un village se meurt alors que s'annonce la délocalisation de l'usine qui le faisait vivre.

A quel saint se vouer quand, dans les stalles de la petite chapelle locale, la Sainte Vierge elle-même semble avoir baissé les bras ? A quelle planche de salut se raccrocher quand l'usine à bois risque de disparaître avec ses ouvriers ? Peut-être à une table du bistrot tenu par Sonia et Annick qui s'aiment sans que personne n'y trouve à redire ? A moins que ce ne soit sur le fruste banc d'église où se réfugie Roland le vigneron ? Quelle communauté célébrer enfin, quand les fleurs qui ornent le podium de la fête de printemps se décolorent et restent sans parfum ? Des voix et des corps émergent peu à peu du murmure de basse continue d'un chant populaire : une sorte de plainte qui croisera bientôt d'autres airs plus à la mode. Tout cela témoigne d'une mémoire mêlée, hybride où le divertissement le dispute à la revendication d'une dignité.

Je me souviens n'a rien de ces brefs éclats de mémoire naguère collectés par Perec. Le « je » qui se souvient ici, c'est sans doute autant celui de l'auteur que celui d'un personnage collectif traversé d'ondes mémorielles, de bribes de récits entendus, qui se propagent à grand renfort de coups de gueule, de règlements de compte et de torgnoles. On oscille entre légende familiale et réminiscences cinématographiques empruntées au néo réalisme italien. Souvenirs de théâtre également : Ainsi, à l'heure de s'éteindre, le vieux Roland trouve, pour parler du vin d'autrefois, les mots qui semblent faire écho à ceux du vieux Firs de *la Cerisaie*...

Ainsi, des lambeaux de mémoire, des traumatismes et des espoirs avortés resurgissent à l'improviste entre deux silences ou deux rasades de vin : Il y eut les années de la guerre et de la Résistance, de la Libération et de l'épuration dont Jacques a retenu la vision horrifiée d'une femme dénudée et tondue... Sous les voûtes de l'église du village, le vieux Roland viticulteur poursuit la sempiternelle querelle qui l'oppose à son fils Jacques devenu ouvrier et fraîchement licencié.

Il y a aussi les plus jeunes, tel Lino le footballeur taciturne qui, écouteurs vissés sur les oreilles, répète compulsivement le coup de pied décisif d'un match de Coupe du Monde qu'il ne disputera jamais. Il y a Gilles tout juste sorti de prison après y avoir croisé on ne sait quel « prophète » auprès duquel il a appris à convertir sa violence de révolté en empathie pour les exclus.

Par un patient travail d'écriture et d'improvisation, Paul Platel et sa compagnie des *Evadés* se sont donné les moyens d'un authentique théâtre populaire. Car le mérite de ce théâtre consiste à donner libre cours à l'imaginaire de chacun des protagonistes (acteur et personnage); à s'arracher à l'enclavement de la « tranche de vie » et de la « couleur locale », comme aux atavismes du microcosme rural pour se laisser dériver vers d'autres horizons qui touchent aussi bien l'Italie toute proche que la lointaine Russie.

Ainsi, par-delà les conflits de classes et les différences de générations, se dessinent, d'autres références, d'autres figures tutélaires : toute une culture bricolée, sortie d'ailleurs que de ces têtes et de ces contrées qu'on dit ordinairement« incultes ».

Il s'agit de faire en sorte que sous la proximité des conditions partagées, pointe la singularité des subjectivités, le quant-à-soi d'où les êtres déchus tirent leur dignité et se maintiennent debout malgré tout, sans éviter le grotesque et l'humour . Même la Sainte Vierge drôlement chahutée sur son socle brinquebalant s'efforce de garder la pose tout en grignotant en douce les petits gâteaux dissimulés dans les plis de sa robe. À l'instar d'Ernest l'intellectuel, les divers protagonistes n'hésitent pas à appeler en renfort d'autres figures protectrices : des célébrités dont l'aura enveloppe les rêveries et les ambitions des uns et des autres: Ainsi, peut-on croiser un Camus et un Pasolini artistes et néanmoins fervents footballeurs ; le dramaturge Tchekhov en humble médecin penché sur la misère des bagnards de Sakhaline... Il y a Rosette, fan de Céline Dion, qu'elle tente à ses dépens de promouvoir à la dignité de la reconnaissance littéraire et universitaire. Il y a Louis qui fantasme sa rencontre improbable avec la star Isabelle Adjani...

Il revient aux spectateurs de se repérer librement dans le prisme des intrigues et des trajectoires particulières., à la recherche des ressources d'un imaginaire généreux et de situations dont l'humour, le dérisoire ne sont jamais absents. Certes, jeune dramaturge et metteur en scène, Paul Platel cède parfois au désir de tout dire, de montrer toutes ses richesses. Nul doute cependant qu'Ariane Mnouchkine qui l'a accueilli a su saisir les promesses de ce spectacle. Le théâtre n'est-il pas un lieu de reconnaissance ? ; une reconnaissance née de ce chassé-croisé où les humbles se mêlent aux héros prestigieux du théâtre et du cinéma. Ainsi, par exemple, dans la parade qui ferait défiler à égalité les exclus et les Antonioni, Pasolini, Visconti, comme dans une sarabande finale conçue par Fellini.

C. Drapron

un autre développement

culture

Pour que tu m'aimes encore !

Je me souviens, pièce écrite et mise en scène par Paul Platel, raconte un petit village bouleversé par la fermeture de son usine et amène des réflexions sur l'importance du collectif et l'isolement rural.



La pièce *Je me souviens*, du Théâtre des évadés, a reçu le soutien du Théâtre du Soleil et de la région Île-de-France.

Les chansons de Céline Dion sont bien précieuses quand la marche du monde engloutit notre petit univers. Car il faut bien ses mots simples pour ne pas laisser grandir le désespoir, le cynisme ou l'aigreur dans la vie d'un petit village bousculé par la fermeture de son usine. C'est cette histoire que raconte la pièce de théâtre *Je me souviens* écrite et mise en scène par Paul Platel avec l'équipe du Théâtre des évadés¹.

Grâce à un récit à la fois drôle et mélancolique, la troupe arrive à nous faire vivre de manière quasi exhaustive l'ensemble des bouleversements que traverse une petite bande d'amis ancrée depuis plusieurs générations dans ce village du Sud de la France. L'accumulation des effets d'une délocalisation sans âme sur la vie de ses habitants aurait pu constituer une lourde liste à la Prévert. Mais la ma-

nière dont s'enchevêtrent les histoires particulières pour raconter celle de la bourgade évite cet écueil. Chacun des protagonistes porte en lui l'histoire de ce lieu, car chacun a contribué à son écriture et chacun y a laissé un bout de lui-même, révélant autant de fêlures dans leurs vies lorsque l'usine ferme ses portes.

Il y a Jacques, le père de famille, fan de Bebel et éternel fêtard fédérateur pour qui l'usine fut toute sa vie le lieu de la fraternité dans la lutte des classes... jusqu'à ce qu'il y perde son boulot. Il y a aussi Rolland, son père, taiseux vigneron refoulant difficilement sa colère d'avoir perdu des terres dans l'implantation de l'usine et que la naïveté de son fils, dans son rêve de lendemains qui chantent, exaspère. Ou encore Sonia, mère célibataire qui, en attendant le retour de prison de son fils, sniffe des papiers de Carambar

pour se rappeler l'odeur de sa peau de bébé. Rosette, elle, puise dans la philosophie de Céline Dion quelques mots d'espoir pour combattre la déchéance de son village et la désagrégation de sa bande d'amis.

Et il y a tous les autres dont les vies sont tout aussi finement évoquées, au point qu'au bout des presque trois heures que dure la pièce, on a l'impression de faire partie de la bande.

En partageant avec eux les moments qui rythment la vie du village (le pot du premier mai, la fête traditionnelle, l'apéro au bistrot...), nous sommes témoins des altercations et des moments de tendresse. Mais c'est en creux, à travers les non-dits, que l'on comprend comment l'usine a paradoxalement permis de construire un sentiment collectif – grâce au syndicat, à la radio des jeunes ou au club de foot – tout en malmenant les rap- ■■■

¹ - Plus d'informations et pour consulter les prochaines dates : www.facebook.com/letheatredesevades.

ports entre générations. Les grands-parents paysans ont perdu les liens à leurs terres lorsque leurs enfants ont gagné une forme fragile d'émancipation matérielle et collective en tant qu'ouvriers. La fermeture de l'usine est une épreuve supplémentaire et la pièce nous laisse la liberté d'interpréter comment la nouvelle génération tentera de s'inventer un futur.

Deux réflexions nous traversent au sortir de la pièce. La première est liée à la déliquescence du collectif. Comme si le monde qui va avec la fermeture de l'usine avait eu raison de toute forme d'action commune, dans la lutte comme dans le quotidien. La seconde porte sur l'isolement de ce petit village où la vie tourne en vase clos et qui se trouve bien dépourvu face à un traumatisme causé par un monde extérieur sur lequel il n'a pas prise. Une idée de l'autonomie villageoise s'effondre en se heurtant à l'hétéronomie² qu'implique l'économie mondiale.

Pourtant la création de cette pièce est bien une histoire collective. Si Paul Platel avait depuis longtemps en tête de raconter cette histoire de village, ce n'est qu'en 2018 qu'il réunit d'anciens camarades de l'École départementale de théâtre de l'Essonne et quelques comédiens venus d'ailleurs. Le Théâtre des évadés est né autour du projet de cette pièce. Comme le souligne Paul Platel, la création de la troupe avait pour raison d'être de « travailler, jouer, se disputer, s'emporter, s'aimer, parler et penser le monde ensemble ». Rien d'étonnant que cette équipée ait été accueillie par Ariane Mnouchkine au Théâtre du soleil, à Paris, où la pièce a été créée en janvier 2020.

Malgré la mélancolie qui émane de cette fresque rurale et le sentiment d'abandon qui ressort du récit de ce collectif brutalisé, il est possible de déceler quelque chose de profondément optimiste. Comme si, après avoir épluché toutes les pelures des

On comprend comment l'usine a paradoxalement permis de construire un sentiment collectif – grâce au syndicat, à la radio des jeunes ou au club de foot – tout en malmenant les rapports entre générations.

constructions et destructions sociales, des faux-semblants, des petites et des grandes histoires qu'on se raconte pour tenir le coup, on arrivait au trognon de notre humanité. Quelque chose sur lequel on peut reconstruire un avenir commun. Grâce à Céline Dion, Le Théâtre des évadés nous donne peut-être une piste pour qualifier cette brique primordiale de toute société humaine. Ne s'agirait-il pas de l'Amour ?

■ GOULVEN LE BAHERS

2 - Fait d'être influencé par des facteurs extérieurs, d'être soumis à des lois ou des règles dépendant d'une entité extérieure.

démocratie **Gilets jaunes et abstention : aux origines du mal-être**

Le Conseil d'analyse économique lie les conditions de vie locale au mal-être des citoyens... et valide les nouvelles politiques territoriales.

« Analyser les déterminants locaux du mécontentement d'une partie de la population », c'est l'objectif que se donnent trois économistes du Conseil d'analyse économique (CAE) dans une note publiée en janvier. Ils et elles s'appuient sur l'hypothèse avancée par des géographes que ce mécontentement « plongerait ses racines dans la concentration des activités au sein des métropoles et son corollaire : le déclin des communes alentour d'où disparaissent non seulement les emplois et le pouvoir d'achat, mais aussi tout ce qui soutient le tissu de la vie sociale locale ». Leur travail montre que les récentes

évolutions des communes en matière d'emploi, de fiscalité, d'équipements privés et publics, d'immobilier et de lien associatif ont des conséquences sur le malaise de leurs habitants. Ce malaise social, les économistes le mesurent à l'aune du niveau d'abstention, des événements Gilets jaunes ayant eu lieu en novembre et décembre 2018 et du mal-être subjectif, déclaré par les habitants. Ainsi, le taux d'emploi des communes ayant connu un « événement Gilets jaunes » fin 2018 avait plus fortement chuté entre 2010 et 2015 qu'ailleurs. Par ailleurs, 29% des communes ayant perdu une supérette ont

connu un « événement Gilets jaunes ». La fermeture d'un lycée, d'un cinéma, d'une librairie-papeterie, la perte du spécialiste en gynécologie, la fermeture d'une maternité, d'un service d'urgences, d'un équipement infirmier, la hausse des impôts locaux, celle des logements vacants... sont autant d'évolutions qui accroissent le mal-être, selon le CAE. Celui-ci, placé auprès du Premier ministre, a pour mission « d'éclairer les choix du gouvernement en matière économique ». Son programme de travail fait l'objet d'une discussion avec les cabinets de plusieurs ministres et du président. Dans une deuxième partie, cette note contient donc quelques recommandations... qui sont surtout l'occasion de valider la direction prise par les nouveaux dispositifs tels qu'« Action cœur de ville », « Territoires d'industrie », les « Pactes territoriaux », l'« Agenda rural » ou encore, dans le registre de l'accès aux services publics de proximité, le label « France services ».

■ JADE LEMAIRE (TRANSRURAL)

Cet artiste azuréen de 25 ans présente son premier spectacle dimanche à Scène 55

 #COTE-D-AZUR  #CULTURE PAR LA RÉDACTION Mis à jour le 04/06/2021 à 19:08 Publié le 04/06/2021 à 18:05



Dimanche à 16 h à la Scène 55 de Mougins, Paul Platel, fan de Louis de Funès gamin, présente son premier spectacle, Je me souviens, une fresque sociale sur un village menacé de disparition, qu'il a créé en résidence au Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine. L'histoire d'un petit village du Sud Est dont l'usine ferme et les habitants tentent de survivre.

À le voir et l'entendre ainsi, réfléchi, parler si posément de sa passion du théâtre, difficile d'imaginer le petit garçon qui se bidonnait en regardant *La soupe aux choux*, tout en se disant que "faire Louis de Funès" serait sa vocation.

"Le gendarme les gendarmettes me provoquait des fous rires à 4 ans. J'avais appris par cœur les répliques de La soupe aux choux, et j'en refaisais tous les personnages à la plage".

L'école le faisait beaucoup moins pouffer, où le carnet de notes avait tendance à grimacer. Itinéraire contrarié d'un dyslexique. Mais le Conservatoire d'art dramatique de Saint-Laurent-du-Var, fut la première ouverte.

"J'étais exubérant, et les cours de Paul Poggi m'ont aidé à me canaliser."

Le Gaudois, dont la mère était aide sociale et le père informaticien, se met à fréquenter Tchekhov, Molière, Shakespeare... Découvre que le rire peut aussi émouvoir aux larmes. Que drame et comédie relèvent parfois d'un même vague à l'âme.

"Surtout avec le néoréalisme italien, Pasolini, Fellini, qui font rire tout en donnant à penser."

OPTION THÉÂTRE AU LYCÉE BRISTOL DE CANNES

L'option théâtre est définitivement prise. À Cannes, capitale du cinéma. Lycée Bristol le jour, internat de Carnot la nuit. Et le rêve d'être comédien, qui le hante jusqu'à Paris. Et puis cette lettre enflammée. Sa *"flèche de courage"* comme il l'appelle. Adressée à Ariane Mnouchkine, qu'il écoute un matin sur France Inter. Même longueur d'onde avec *"ce théâtre généreux, ce vœu de troupe, avec un rapport au beau mais aussi à la politique."*

Il parvient à glisser in extremis sa missive par la vitre à demi baissée, alors que la grande dame quitte la Cartoucherie en voiture. Touchée, Ariane Mnouchkine accueille la nouvelle troupe, Le théâtre des évadés en résidence dans son Théâtre du Soleil.

Sa pièce, *Je me souviens* (inspiré d'*Amarcord*), traite d'un petit village du Sud de la France (tiens, tiens), qui se perd dans son isolement. Une usine qui ferme, des ouvriers qui l'ouvrent. Une assistante maternelle qui puise toute sa philosophie dans les chansons de Céline Dion. Détresse et allégresse, sur trois générations. Et ce rire qui touche, parce qu'il est politesse du désespoir.

"L'ISOLEMENT CRÉE DE LA COLÈRE"

Fresque sociale qui ouvre la reprise de Scène 55. Comédie humaine, qui en dit tant sur la vraie vie.

"Ces personnages appartiennent à un monde qui n'existe plus, le progrès les a laissés au bord de la route. L'isolement crée de la colère. Un train qui ne passe plus et une usine qui ferme, ce sont des voix en plus pour le Rassemblement National"

Son second spectacle, *Pardon à Abel*, sera en résidence à Scène 55 en octobre, et au Théâtre de Nice en novembre. Il sera joué en alternance avec *Je me souviens*, du 30 mars au 10 juillet au Théâtre du Soleil.

"Il s'inspire de la rupture du barrage Malpasset à Fréjus", précise Paul à propos de cette nouvelle pièce en écriture. Encore une digue qui risque de céder...

Je me souviens, ou la fresque sociale d'un village menacé de disparition, dimanche à 16h à Scène 55: 04 92 92 55 67



THÉÂTRE — 2022-07-03

Paul Platel, sa vérité sur un plateau

by ARMELLE HÉLIOT

A la Cartoucherie, le jeune artiste reprend son premier spectacle. « *Je me souviens* », qu'il a écrit et met en scène, est en partie puisé dans sa vie. Une troupe excellente sert ce spectacle tonique.

Créé il y a deux ans, *Je me souviens* est le premier spectacle très personnel de Paul Platel. Il a pu l'élaborer grâce à la confiance que lui a manifesté Ariane Mnouchkine. Le Théâtre du Soleil l'a invité à nouveau avec sa compagnie, « Le Théâtre des Evadés ». Après *Pardon Abel*, on peut voir le premier grand travail de troupe, *Je me souviens*.

Le jeune artiste a grandi dans un petit village de l'arrière-pays niçois, La Gaude. Non loin de Vence. Mais c'est en se formant, dans la région parisienne, qu'il a trouvé ses camarades à trois exceptions près, Marianne Giraud, Estelle Gaglio Mastorakis, Willy Maupetit, tous sont issus de l'Ecole Départementale de Théâtre de l'Essonne, EDT91. A commencer par Christian Jéhanin, l'ainé, le directeur de l'institution, comédien virtuose et metteur en scène qui a beaucoup travaillé avec Antoine Caubet. Citons les autres, Jean-Paul Mura, et les tout jeunes, Manon Falippou, Nicolas Katsiapis, Vincent Martin, Gaétan Poubangui, Jason Marcelin-Gabriel. Dans *Je me souviens*, Paul Platel lui-même joue. Il est un comédien très sensible, très mobile, avec une présence forte et poétique.

Peu d'éléments de décor, des changements à vue, un entracte au bout d'une heure, et un spectacle qui se donne allegro vivace, avec du sentiment, de la gravité car l'histoire, les histoires qui se racontent sont plombées de menaces parfois. Mais la jeunesse est aussi insolence blagueuse et le traitement de la Sainte Vierge est assez irrésistible.

La musique joue un rôle très important dans ce spectacle. Des répertoires variés : des airs traditionnels, très beaux, des chants sacrés, et aussi de la pop. Il y a dans l'histoire, une admiratrice passionnée de Céline Dion... Les comédiens eux-mêmes chantent, et très bien. Et les airs réunis ajoutent au charme de la représentation.

Trois adolescents ont fondé une radio locale, d'autres s'aiment, d'autres ont du mal à se comprendre, d'autres cherchent leur identité. Ne racontons pas *Je me souviens*, qui tisse de nombreux destins. Ils sont liés, se croisent. Ils sont la vie dans la France de ces dernières années. « *Mon envie profonde est d'être un conteur, un metteur en scène qui cherche à trouver l'outil capable d'emporter dans un pays lointain* » dit Paul Platel qui croit à l'épique. Il a toute sa place au Soleil !

Ce qui est très convaincant, ce qui a plu profondément à Charles-Henri Bradier et à Ariane Mnouchkine, c'est le mouvement vif de la représentation, l'art des enchaînements comme des ellipses, la direction de jeu, les changements rapides, l'usage du temps. N'en disons pas plus. Découvrez ces jeunes, doués et laissez-vous embarquer !

Je me souviens



© Chloé Signès.

ou la fresque sociale d'un village menacé par la disparition – texte et mise en scène Paul Platel, Théâtre des Évadés – au Théâtre du Soleil, Cartoucherie de Vincennes.

Le titre du spectacle, *Je me souviens*, amène tout droit à l'écrivain Georges Pérec dont les minuscules fragments de la vie quotidienne collectés entre 1946 et 1961, de sa dixième à sa vingt-cinquième année, portaient ce même titre pour évoquer Paris, le métro, les slogans publicitaires, le cinéma, les spectacles etc... Sami Frey l'avait majestueusement mis en scène et interprété. Ce titre nous mène aussi jusqu'au Québec dont la devise est *Je me souviens* et que l'on trouve là-bas sur les frontons de pierre des bâtiments publics et les plaques minéralogiques. Céline Dion, l'une des stars du spectacle, d'origine québécoise, fait le lien.

Aujourd'hui c'est un autre *Je me souviens* qui nous appelle au Théâtre du Soleil, signé Paul Platel, jeune auteur qui n'a pas trente ans, metteur en scène et acteur dans le spectacle. Il évoque un village menacé de disparition dans le sud-est de la France où les gens n'ont pas la langue dans leur poche, son village d'enfance peut-être – lui est de l'arrière-pays niçois.

Se retrouve ici un condensé de ce qui fait la vie, pas forcément dans le registre le plus optimiste mais qu'il a observé tel un entomologiste et qu'il a sans doute connu. On y trouve une certaine typologie de la France populaire où la vie n'est ni meilleure ni pire qu'ailleurs mais où, comme partout, elle ne fait pas de cadeau : la seule usine de l'endroit va fermer pour raison de délocalisation, les ouvriers licenciés ne s'en sortiront pas ; la jolie jeune femme à l'image flétrie, Annick, surnommée Miss Camping, attend le retour d'un fils qu'elle a eu à seize ans et qui sort de prison ; à son arrivée, ce dernier n'aura de cesse de connaître l'identité de son père sous une pluie d'allusions et commentaires de certains villageois ; la famille père-fils-et petit-fils n'est pas brillante : un vieil homme rugueux et taciturne qui critique et braille en permanence ou alors cherche refuge à l'église auprès de la bonne mère, assez sexy il est vrai – un acteur tient le rôle et joue les apparitions-disparitions – ; son fils, qui occupe beaucoup d'espace, parfait portrait de la grande gueule ; le petit-fils qui se prend des taloches ; il y a aussi Rosette passionnée de Céline Dion qui vend sa Céline à qui veut bien l'entendre, grande organisatrice de la fête au village ; l'ex-jeune fille qui tient le café et fonctionne à coups de préjugés ; il y a les copains d'enfance et leur radio locale dont l'un d'eux qui ne trouve pas sa place et se rétrécit de plus en plus. Bref des esquisses de personnages avec leurs espoirs et désespoirs, le colportage des ragots mi-fenêtre sur cour mi-clocherle satirique, empathique et mélodramatique, parfois à la limite du stéréotype et de la caricature.

Les tableaux se succèdent dans leur hétérogénéité avec changements de décors à vue. Tantôt pétillants tantôt sombres les acteurs habitent chacun leur personnage dans les différents styles auxquels ils sont assignés, où s'entrechoquent comédie, drame, burlesque et pathétique. Les chants traditionnels de la chorale du village côtoient la pop et Céline Dion qui alimente l'imaginaire individuel puis collectif. Ça donne un petit côté décousu aux courtes séquences qui se suivent et l'entracte plombe un peu la dynamique, du moins celle du spectateur.



© Chloé Signès.

Sorte de chronique de la vie ordinaire, *Je me souviens* est le premier spectacle écrit et mis en scène par Paul Platel. Créé il y a deux ans, il brosse le tableau d'un village qui se délite et les réponses qu'apportent chacun des personnages à leurs rêves qui s'éloignent et s'effacent. Pour le passage à la scène l'auteur-metteur en scène avait rassemblé des acteurs de générations différentes dont la plupart ont été formés comme lui à l'EDT 91, dans le but de constituer une troupe.



© Chloé Signès.

C'est avec cette même troupe et juste avant la reprise de *Je me souviens* que le metteur en scène a présenté dans ce même lieu du Théâtre du Soleil son second spectacle, *Pardon Abel* – l'histoire de deux frères aux parcours et sensibilités bien différentes – mis en répétition en octobre-novembre 2021 après des temps de résidence de la compagnie au Théâtre 55 de la ville de Mougins et au Théâtre National de Nice, puis dans les ateliers du Théâtre du Soleil. Attentive aux jeunes compagnies, Ariane Mnouchkine leur a ouvert les portes. Ce temps de travail s'est achevé par une série de représentations au Soleil.

On trouve dans *Je me souviens* une forte tension entre la solitude des personnages et l'image sociale de chacun au sein du collectif, le village, terrain sur lequel s'entrecroisent des destins et des histoires de vie. Les fils de l'écheveau parfois se perdent un peu entre les personnages – ils sont dix – et se diluent, mais après tout, dans un village, il y a ceux que l'on voit et il y a ceux qui, plus à l'écart, gardent leur mystère. Avec son enthousiasme et son esprit, le Théâtre des Évadés est une troupe à suivre, qui commence tout juste son parcours.

Le Théâtre des Évadés remercie infiniment
les journalistes qui se sont intéressés à son travail.

Théâtre des Evadés, 3 rue Félicien Rops, 91100, CORBEIL-ESSONNES

06 65 02 23 52

theatredesevades.adm@gmail.com

Administration : Nathalie Jéhanin

www.theatredesevades.fr